

II

Punks

Le véritable voyage commence. Nous cheminons sur une route détériorée bordée d'arbres morts et de rares carcasses de voitures. Nous distinguons par moments des lézards et des rongeurs traverser rapidement la voie goudronnée.

Après deux bonnes heures, un grand lac nous force à nous diriger vers le sud. Le soleil cogne et nous oblige à boire beaucoup d'eau.

La journée est épuisante. Nous devons trouver un refuge qui nous permettra de nous reposer.

Aux environs de seize heures, nous apercevons une ligne noire à l'horizon. Elle se révèle être un groupe de barricades constitué de pneus usagés, dont s'échappe une odeur de caoutchouc brûlé. Je discerne un accès situé en son centre et des aboiements de chiens diffus ; nous devenons vigilants. Cette ville doit davantage recevoir la visite de pillards ou de membres de la Plaie que celle de randonneurs...

Personne ne surveille l'entrée. Plus intrigant encore, les aboiements se sont tus.

J'observe mon frère et ses amis ; ils se tiennent sur leurs gardes.

Nous avançons prudemment et débouchons sur une vaste place, tout en examinant le paysage urbain grisâtre qui dévoile des habitations insalubres. Les rues sont recouvertes de débris de bouteilles ou d'objets similaires. Les fenêtres sont fermées et cassées. Il serait facile de tirer au sniper depuis ce type d'ouverture, alors pourquoi il ne se passe rien ? Je délire certainement, ils n'ont peut-être pas de tireurs d'élite... ou...

Un vacarme de moteurs résonne. Une musique crescendo au tempo rapide et à la mélodie simple l'accompagne. Le chant braillard exprime un dégoût total.

Six motos quatre cylindres surgissent et nous encerclent sans s'arrêter. Les motards aux crânes rasés rigolent bêtement. Leurs tenues ne ressemblent pas à celles des soldats de la Plaie. Ils portent des rangers aux lacets blancs, des treillis et des manteaux noirs, sur lesquels figurent des ronds enchevêtrés d'une croix.

Une grosse moto débarque et freine la ronde des six autres. La musique provient de ce véhicule et est aussi bruyante que son moteur.

Bien qu'habillé comme ses compères, son conducteur a une musculature imposante et laisse transparaître une personnalité confiante et caractérielle. C'est sûrement le chef.

J'aperçois également une jeune femme à l'arrière. Son visage est tatoué et délimité par de courts cheveux brun foncé et une petite mèche près de son œil droit. Elle me reluque en s'accoudant aux haut-parleurs et en mâchant quelque chose.

Le meneur prend le temps de nous dévisager un à un.

Il s'attarde longtemps sur mon regard, qui ne s'abaisse pas, puis lorgne Matthias en inclinant sa tête et sourit.

Nous restons immobiles, guettant le moindre signe d'agression. Il claque des doigts. Mes sourcils se froncent et attirent brièvement l'attention du costaud. La musique a cessé et il se concentre à nouveau sur mon frère.

Il se manifeste :

« Toi là, avec ton t-shirt "PUNKS NOT DEAD", j't'ai jamais vu dans cette ville. »

Matthias a récupéré ce t-shirt parmi les vêtements distribués au camp de fortune du bas quartier. Il lui répond sèchement :

« Je suis pas d'cette ville, je viens de Schnei...

– De Schnei ? »

Les motards s'esclaffent, commencent à sortir leurs armes et les pointent sur nous. Le meneur déclare :

« On n'aime pas les étrangers par ici. En fait, on n'aime pas grand-chose, tu piges ? En plus, moi, les morveux, j'déteste ça, ça chiale pour un rien, ça fait chier, pas vrai pétasse ? »

La fille aux cheveux courts acquiesce par hochement. Il reprend :

« Un morveux peut pas être un punk, t'aurais dû marquer "no future" sur ton joli t-shirt, pauv'con ! »

Matthias se contient, mais je rétorque :

« Tu vas la fermer espèce de connard ? »

Ses yeux me foudroient aussitôt et sa bouche se crispe. Il descend de la moto, me charge et vocifère :

« Toi t'es mort ! »

D'un sourire narquois, je prononce sereinement :

« Si tu savais le nombre de fois qu'on m'a dit ça... E ! »

J'attrape son poing levé, tourne sur moi-même et le balance à ma gauche.

Il heurte un de ses compères pendant que mes élèves esquivent les tirs des autres, qu'ils désarment avant de se coller derrière eux.

David a posé son couteau contre le cou d'un crâne rasé et vise avec son épée lance-pierre celui qui n'a pas été pris en otage. Abel retient sa victime à l'aide de son nunchaku, alors que John se contente de ses biceps. Pablo s'est servi de sa lance et Matthias a enfoncé sa barre à mine dans le pied d'un motard agonisant.

Imperturbable, je me dirige vers le chef en le fixant. Il se relève angoissé. Je défouraille¹ mon espadon, le plante au sol et exige :

« Bon, d'abord tu vas dire au mec qui tient les chiens de pas les lâcher, ensuite tu vas t'excuser devant mon p'tit frère et lui dire que son t-shirt est cool et, enfin, tu m' diras où on peut trouver un endroit sympathique pour passer la nuit. »

Un moteur démarre, je rajoute :

« Ordonne à la fille de pas partir !

– Pétasse, pars pas ! »

La « pétasse » a trop peur et l'ignore.

J'envoie une lame perforant le bras de la conductrice qui tombe du véhicule. J'empoigne mon épée, me rue sur la femme, la tire par la nuque et passe le tranchant près de sa gorge. Elle se débat, mais s'arrête quand je le presse sur sa peau. Le meneur est fin fou et invective :

« C'est bon ! C'est bon ! Laisse-la ! J'vais faire c'que t'm'as demandé ! Éric ! Ne lâche surtout pas les chiens ! »

Il a regardé une des fenêtres brisées à l'étage d'une maison, puis s'approche de Matthias. Il marmonne :

¹ Ce terme, populaire, convient à l'extraction d'une arme de son fourreau et sera exclusivement employé dans ce sens.

« J'm'excuse... »

Je tonne :

« Bordel ! mets-y plus de voix !

– Je m'excuse ! Ton t-shirt est cool !

– Merci... »

Mon frère me regarde contrarié suite à son murmure.

Le chef m'observe à son tour et propose gentiment :

« Pour l'endroit sympathique, il vaut mieux aller de l'autre côté du canal...

– Bien »

Je retire le métal du cou de la demoiselle et maintiens sa nuque. Elle hurle au moment où j'extirpe le couteau. Je lui panse brièvement sa blessure et lui somme d'avancer. Elle obéit et j'énonce la lettre R aux futurs maîtres. Ils récupèrent les armes des motards qu'ils relâchent en les mettant en joug. Je m'adresse au meneur :

« Vous allez nous guider de l'autre côté du canal, j'vais tenir ta gonzesse jusqu'au bout de la visite. Au moindre signe, entourloupe ou n'importe quoi qui puisse être louche, je l'égorge et on vous élimine tous par la même occasion. Compris ?

– Oui !

– Passe devant. »

Nous traversons la ville, qui est encore plus sale que ne l'a été le vieux quartier. Nous observons des combats de chiens. Étant donné leur enthousiasme, ceux qui se sont amassés autour ont certainement parié pour l'une des bêtes. Des ivrognes se battent ou chantent faux au milieu de la rue, la musique de leur appareil est aussi forte que possible.

Nous assistons même aux ébats d'une fille et de cinq garçons, qui nous ignorent totalement lorsque nous passons à côté d'eux. Visiblement, elle apprécie et se

laisse injurier par ses cavaliers. John profère également une insulte. Les adolescents rient ; je souris légèrement, mais reste attentif envers nos otages.

Un homme s'exclame alors :

« Eh ! c'est qui ces cons ? »

Une dizaine de crânes rasés s'approchent en tapant leurs poings ou en dégainant leurs canifs et pistolets. Le meneur anticipe ma réaction et prévient :

« Laissez ! J'reviens tout d'suite ! Ça vous r'garde pas !

– Si tu l'dis... »

Ils retournent à leurs occupations en rigolant et en buvant des bières. Je suis frappé par tant de loyauté...

Nous arrivons après une demi-heure aux abords d'un canal asséché. Ses rives sont reliées par un pont, au bout duquel se trouve un portail métallique de grande envergure.

Le chef murmure :

« Voilà, c'est là, traversez et vous trouverez notre clan ennemi.

– Ça pue l'coup fourré ton plan !

– Putain ! j'te dis qu'ça risque rien, on est ennemis, ils vont même vous féliciter ces enculés !

– On va voir ça... »

J'ordonne à mes apprentis :

« Restez-là. Si je lève mon épée en l'air, vous pourrez relâcher ces types. »

Ils acquiescent et conservent leurs prises. Je progresse sur le pont, en emmenant la « pétasse » et en obligeant le meneur à me devancer, afin de m'assurer une garantie.

Un gardien est posté en hauteur à chaque extrémité du portail. Ils portent des sulfateuses et des masques à gaz. L'un d'eux demande :

« Qu'est-ce tu fous là, Régis ?

– J’suis pas venu d’mon plein gré ici, pauv’tâche ! Ça s’voit pas ?!

– C’est toi la pauv’tâche, enculé ! »

Le garde m’examine et interroge à nouveau Régis :

« C’est qui c’type ? »

Je réponds aussitôt :

« Avec mes amis, là-bas, on cherchait un coin pour dormir après cinq heures de marche... Voyant que l’hospitalité n’est pas super avec ce type, je m’suis dit que vous seriez plus cool que ces abrutis. Si vous voulez que j’le tue pour obtenir un droit de passage, j’hésiterai pas. »

Régis grossit ses yeux, tremble et halète.

« Ce sera pas nécessaire, même si ça nous ferait bien plaisir que c’t’ordure crève. Attends ici, j’vais prévenir Carole. »

Mon prisonnier souffle de joie et se calme.

Le guet quitte son poste, tandis que son collègue nous tient toujours en joug.

Il revient dix minutes plus tard et annonce :

« C’est bon, vous pouvez entrer, laissez-les partir et appelle tes amis.

– Merci. »

Je lève mon épée. Les adolescents reculent jusqu’à moi.

J’autorise Régis à partir, mais conserve la fille en cas d’imprévu. Il avance et laisse passer le groupe de mon frère en grognant.

Dès que nous sommes tous rassemblés, je relâche la « pétasse » qui court en se retournant quelques fois.

Le portail grince. Je me retourne : quinze punks nous visent.

Ils s’écartent pour permettre à une femme de nous rejoindre.

Elle est un peu musclée et habillée d'une simple veste en cuir sans manches, de bas résilles troués et de boots. Sa haute crête bleue, et son piercing en pointe sur l'arcade droite, ne défigurent aucunement sa bouche parfaite et ses magnifiques iris bleus brillants.

Ils croisent les miens, puis ceux de Matthias. Elle s'exclame d'une voix enrouée :

« Sympa l't-shirt ! »

Elle observe notre bande et s'enquiert :

« Qu'est-ce qui vous amène ici les gosses ? »

Je lui explique :

« Nous effectuons un voyage depuis Schnei, Ceau était sur la route et j'ai pensé que nous pourrions peut-être dormir dans cette ville, puis repartir demain matin.

– Un passage bref...

– Oui, nous ne voulons pas d'ennuis. Le voyage sera suffisamment long comme ça...

– Je vois... »

Elle indique à ses alliés de reprendre leurs postes et nous invite à la suivre. Je traverse les rues à ses côtés et nous dialoguons :

« Par contre, vous dormirez pas dans l'luxe, notre vie est guère différente du vieux quartier, la violence en moins.

– Tant qu'on peut se reposer tranquillement sans avoir à craindre les pillards...

– Si on doit s'défendre, on l'fera. J'préfère vous prévenir, orphelins du vieux quartier.

– On compte pas foutre la merde... Vous êtes bien informée sur Schnei et ses résidents.

– Normal, j'viens aussi du vieux quartier de Schnei. »

Je suis stupéfait par sa révélation et demande :

« Je ne vous ai jamais vue là-bas, vous avez quel âge ?

– Devine... sourit-elle.

– Vingt-trois ans ? »

Elle rigole.

« Merci de m'rajeunir, mais j'ai déjà vingt-sept ans, et vous ?

– Dix-huit et seize pour mes compagnons.

– Comment vous avez pu sortir de là-bas ?

– Une des invasions a fini par le raser. On a réussi à nous échapper pour rester en groupe et tenter de survivre à l'extérieur.

– C'est pour ça qu vous êtes si rudement armés pour des orphelins... Pas étonnant qu vous ayez capturé Régis et sa bande, mais arrête de m'vouvoyer.

– Depuis combien de temps es-tu en guerre avec les punks de l'autre rive ?

– Tu ? mais ça concerne toute notre communauté ! Il n'y a pas d'chef comme avec ceux d'l'autre côté. Ce n'sont pas des punks... Ce sont des boneheads¹, ils n'ont rien de punk... leurs vêtements et leurs comportements puent l'irrespect total. Ils ne valent pas mieux qu'les pillards ou les mercenaires !

– Donc vous luttez contre le chaos en les affrontant.

– Non, on lutte contre la connerie humaine, son obsession pour le pouvoir, l'argent, les discriminations, les religions et la surconsommation. Notre but, c'est mêler respect et liberté, l'anarchie quoi... Nous n'désirons pas nous intégrer en société comme le font tous ces moutons dans ces foutues métropoles qui n'procurent que la misère. Mais nous n'iront pas non plus jusqu'à agir comme cette saloperie de Plaie qui répand que la haine et la violence.

¹ Skinheads néonazis, bien qu'éloignés de l'idéologie skinhead.

Corrodé – En quête d'un rêve

– Je suis bien d'accord avec toi... Ce sont des enfoirés qui seront éliminés quand j'aurai anéanti le chaos.

– Le chaos ?

– Oui... depuis gamin, il m'a enlevé mes parents et des personnes à qui j'tenais... J'veux plus qu'ça existe.

– T'en parles comme si ça représentait quelque chose de physique, mais c'est quelque chose d'indéfinissable. Ce que tu vois dans ce terme, c'est le reflet de c'que l'Homme en donne. Pour moi, par exemple, tu devrais assagir¹ l'Homme, car ses actions engendrent le chaos. S'il était suffisamment sage pour se passer de règles et vivre heureux, là, ça deviendrait la véritable anarchie.

– D'après ce que j'ai vu durant toute mon enfance, j'ai du mal à croire que l'Homme puisse être sage. C'est utopique.

– J'te rappelle que j'ai vécu la même chose depuis qu'je suis gamine... Et c'est pas plus utopique que de croire pouvoir éliminer quelque chose qui n'est pas physique et qui est dû aux conneries de l'Homme.

– C'est pas la même chose, j'ai vraiment vu le chaos... »

Je soupire et elle rit.

« Bref, j'ai pas envie d'avoir un débat philosophique, j'te remercie quand même beaucoup d'nous héberger.

– Me remercie pas, j'suis simplement généreuse envers ceux qui donnent de bonnes leçons à ces enfoirés d'fachos. »

Elle me sourit en clignant de l'œil.

¹ Rendre moins violent.

